

tre, et le soleil brûlant du mois d'août, qui pénétrait par une fenêtre sans rideaux en face de lui, éclairait en plein sa figure. Mais il n'essayait pas de se soustraire à ce flot de lumière qui l'aveuglait. Il faisait face au soleil, face au coroner et aux jurés, et face au regard scrutateur d'Arthur Lovel. Pas du tout abattu, insouciant et gracieux comme s'il eût été dans une salle de bal, il était le héros du moment, qu'admiraient tous ceux qui le regardaient, et il racontait devant le coroner et les jurés l'histoire sans suite de la mort de son ancien valet.

— « Oui, se dit de nouveau M. Lovel en scrutant la physionomie du riche personnage, oui, ses nerfs doivent être d'acier. »

XIV. — ARRÊTÉ

Le coroner répéta sa question.

— « Pourquoi avez-vous dit au décédé de venir vous rejoindre à la cathédrale, M. Dunbar ? »

— « Tout bonnement parce que c'était mon idée en ce moment, répondit l'Anglo-Indien froidement ; j'avais la fantaisie de visiter la cathédrale, et je pensais que Wilmot reviendrait des Fougères assez à temps pour examiner avec moi une partie de l'édifice. Il était très intelligent et sa société me plaisait. »

— « Mais la course aux Fougères et le retour devaient prendre du temps. »

— « Peut-être bien, répondit M. Dunbar. Je ne connaissais pas la distance et je ne calculai pas le temps qu'il lui faudrait pour aller aux Fougères. Je dis seulement au décédé : « Je vais retourner visiter la cathédrale, et je vous attendrai là. » Je lui recommandai ensuite de se dépêcher le plus possible. »

— « Est-ce là tout ce qui se passa entre vous ? »

— « Tout. Je repris ensuite le chemin de la cathédrale. »

— « Et vous y attendîtes le décédé ? »

— « Oui, je l'attendis jusque vers l'heure pour laquelle j'avais commandé le dîner à l'hôtel Georges. »

Il y eut une pause durant laquelle le coroner sembla réfléchir profondément.

— « Je suis forcé de vous faire encore une question, M. Dunbar, dit-il au bout d'un moment avec un peu d'hésitation. »

— « Je suis prêt à répondre à toutes les questions qu'il vous plaira de m'adresser, répliqua M. Dunbar d'un ton très calme. »

— « Etiez-vous dans de bons termes avec le décédé ? »

— « Je viens de le dire à l'instant, nous étions dans d'excellents termes. Je le trouvais agréable compagnon ; ses manières étaient celles d'un gentleman. Je ne sais pas comment il avait fait son éducation, mais de manière ou d'autre, il s'était arrangé pour avoir une certaine érudition. »

— « Je comprends que vous étiez amis au moment de sa mort, mais avant cette époque ? »

M. Dunbar sourit.

— « J'ai habité l'Inde pendant trente-cinq ans, dit-il. »

— « Précisément. Mais avant votre départ pour l'Inde, n'y eut-il pas quelque malentendu, quelque querelle sérieuse entre vous et le décédé ? »

M. Dunbar rougit tout à coup, et ses sourcils se contractèrent comme si tout son empire sur lui ne suffisait pas contre les souvenirs désagréables du passé.

— « Non, dit-il résolument, je n'eus jamais de querelle avec lui. »

— « N'y eut-il pas de motif d'hostilité entre vous ? »

— « Je ne comprends pas votre question. Je vous dis que je n'eus jamais de querelle avec lui. »

— « Peut-être non, mais il aurait pu y avoir quelque animosité cachée, quelque sentiment étouffé, plus fort qu'une colère franchement exprimée. Existait-il un sentiment de cette nature ? »

— « Pas chez moi. »

— « Et chez le décédé ? »

M. Dunbar jeta un regard furtif vers William Balderby. Les paupières du plus jeune associé s'abaissèrent sous ce regard.

Il était clair qu'il connaissait l'histoire des faux billets.

Si le coroner de Winchester eût été un homme habile, il eût suivi ce regard de M. Dunbar et compris que le plus jeune associé savait quelque chose sur les antécédents du mort. Mais le coroner n'était pas un observateur très fin, et le regard inquiet de M. Dunbar lui échappa.

— « Oui, répondit l'Anglo-indien, Joseph Wilmot me gardait rancune avant mon départ pour Calcutta, mais nous avions réglé cette affaire à Southampton, et je lui avais promis une rente annuelle. »

— « Vous lui aviez promis une rente annuelle ? »

— « Oui, pas très forte, seulement cinquante livres par an, et il fut très satisfait de cette promesse. »

— « Il avait donc des droits sur vous ? »

— « Il n'avait aucun droit, répondit M. Dunbar avec hauteur. »

Evidemment cela ne pourrait plaire à un millionnaire d'être questionné ainsi par un impertinent coroner du Hampshire.

Les jurés sympathisèrent avec le banquier.

Le coroner eut l'air embarrassé.

— « Si le décédé n'avait aucun droit sur vous, pourquoi lui aviez-vous promis une rente ? demanda-t-il après une pause. »

— « Je la lui avais promise à cause des souvenirs du vieux temps, répondit M. Dunbar. Joseph Wilmot était mon valet favori il y a trente-cinq ans ; nous étions jeunes tous les deux ; je crois qu'il avait à cette époque une affection très sincère pour moi, moi je sais que je l'avais toujours aimé. »

— « Combien de temps êtes-vous resté dans le bosquet avec le décédé ? »

— « Pas plus de dix minutes. »

— « Et vous ne pouvez désigner l'endroit où vous l'avez laissé ? »

— « Pas très-facilement ; si j'étais sur les lieux, je pourrais peut-être l'indiquer. »

— « Quel temps s'est-il écoulé depuis le moment où vous êtes éloigné de la cathédrale avec le décédé jusqu'à votre retour sans lui ? »

— « Peut-être une demi-heure, »

— « Pas plus longtemps ? »

— « Non, je suis sûr du fait. »

— « Merci, monsieur Dunbar, cela suffira pour le moment, » dit le coroner.

Le banquier retourna à sa place.

Arthur Lovel, qui l'observait toujours, vit que sa main forte et blanche tremblait un peu pendant que ses doigts jouaient avec les breloques brillantes suspendues à sa chaîne d'or massif.

Le bedeau fut interrogé ensuite.

Il déclara qu'il flânait dans la cour de la cathédrale au moment où deux hommes l'avaient traversée. Il raconta comment il s'en allaient bras dessus bras dessous, riant et causant ensemble.

— « Quel était celui des deux qui causait en passant près de vous, demanda le coroner. »

— « M. Dunbar. »

— « Avez-vous entendu ce qu'il disait ? »

— « Non, monsieur, j'ai entendu sa voix, mais pas les paroles. »

— « Quels temps s'est-il écoulé depuis le moment où M. Dunbar et le décédé se sont éloignés de la cour de la cathédrale jusqu'au retour de M. Dunbar tout seul ? »

Le bedeau se gratta la tête et regarda M. Henri Dunbar avec incertitude.

Ce gentleman avait les yeux fixés droit devant lui et semblait n'avoir pas conscience du regard du bedeau.

— « Je ne saurais dire au juste combien de temps s'est écoulé, monsieur, répondit le vieillard après une pause. »

— « Pourquoi ne sauriez-vous le dire au juste ? »

— « Parce que, voyez-vous, monsieur, je ne me préoccupe pas beaucoup des heures et je ne voudrais pas dire un mensonge. »

— « Il ne faut pas que vous disiez de mensonge. Nous ne voulons que la vérité, rien que la vérité. »

— « Je le sais, monsieur, mais je me fais vieux et ma mémoire n'est pas aussi bonne qu'elle l'était. Je crois que M. Dunbar est resté absent une heure. »

Arthur Lovel tressaillit involontairement. Les regards de tous les jurés se portèrent aussitôt vers M. Dunbar.

Mais l'Anglo-indien ne faillit pas. Il fixait en ce moment sur le bedeau un regard calme et ferme qu'il semblait celui d'un homme n'ayant rien à craindre et que rien ne pouvait troubler parce qu'il se sentait innocent.

— « Nous ne voulons pas savoir ce que vous croyez, dit le coroner, n'avancez que ce dont vous êtes sûr. »

— « Alors je n'en suis pas sûr, monsieur. »

— « Vous n'êtes pas sûr que M. Dunbar se soit absenté une heure ? »

— « Pas tout à fait sûr, monsieur. »

— « Mais à peu de chose près, est-ce cela ? »

— « Oui, monsieur, j'en suis presque sûr, parce que, voyez-vous, monsieur, quand les deux gentlemen sont entrés dans la cour l'horloge de la cathédrale sonnait quatre heures un quart, je m'en souviens, et quand M. Dunbar est revenu j'allais partir pour prendre mon thé, et il m'arrive rarement d'aller prendre mon thé tant que cinq heures n'ont pas sonné. »

— « Mais en admettant qu'il fût cinq heures lorsque M. Dunbar a reparu, cela ne ferait jamais que trois quarts d'heure d'absence, puisque vous avouez qu'il était quatre heures un quart quand il a traversé la cour. »

Le bedeau se gratta de nouveau la tête.

— « Je m'étais attardé hier dans l'après-midi, monsieur, dit-il, et je n'ai songé à mon thé qu'un peu tard. »

— « Et vous croyez donc que M. Dunbar a été absent une heure ? »

— « Oui, monsieur, une heure ou plus encore. »

— « Une heure ou plus encore ? »

— « Oui, monsieur. »

— « Il est resté absent plus d'une heure, est-ce ce que vous voulez dire ? »

— « Cela peut être, monsieur ; je ne tiens pas bien compte du temps. »

Arthur Lovel avait tiré son portefeuille et prenait des notes sur la déposition du bedeau.

Le vieillard continua à raconter comment il avait montré la cathédrale à M. Dunbar. Il ne parla pas de cette faiblesse soudaine qui avait surpris l'Anglo-indien à la porte de l'une des chapelles, mais il dit que les manières du riche banquier avaient été affables à l'extrême. Il déclara qu'Henri Dunbar avait attendu d'abord à la porte de la cathédrale et puis dans le quadrangle l'arrivée de son valet. Il ne se fit pas faute d'éloges sur l'amabilité de l'homme riche.

Les témoins qui vinrent ensuite et qui furent les plus importants étaient les deux moissonneurs, Philippe Murtock et Patrick Hennessy, qui avaient trouvé le cadavre de l'homme assassiné.

Patrick Hennessy fut renvoyé de la salle pendant que Murtock faisait sa déposition ; mais les témoignages des deux hommes s'accordèrent parfaitement.

Ils étaient des moissonneurs irlandais et revenaient la soirée précédente d'un souper de moisson à une ferme située à cinq milles de Sainte-Croix. L'un d'eux s'était agenouillé sur le bord du ruisseau pour puiser de l'eau dans son chapeau de feutre, et il avait été épouvanté en apercevant la figure du mort qui le regardait aux rayons de la lune à travers l'eau à peine assez profonde pour le recouvrir. Les deux hommes avaient retiré le cadavre du ruisseau, et Philippe Murtock avait fait sentinelle pendant que Patrick Hennessy était allé chercher du secours.

Les habits du mort avaient été enlevés à l'exception du pantalon et des bottes et le buste était nu. Il y avait dans ce fait une brutalité révoltante. Il semblait que l'assassin avait dépouillé sa victime à cause de la valeur des habits qu'elle portait. Il n'y avait donc pas à douter que l'assassinat eût été commis dans un but de cupidité et non par vengeance.

Arthur Lovel respira plus librement. Jusqu'à ce moment un doute affreux l'avait torturé. Le soupçon s'était enraciné dans son esprit. Il avait été poursuivi par l'idée que l'Anglo-indien avait tué son ancien serviteur pour faire disparaître le principal témoin de l'erreur de sa jeunesse.